

# LA CARTE ET LE TERRITOIRE: UN ROMAN NABIEN

LE 12 DÉCEMBRE 2010 ABELINE MAJOREL

Michel Houellebecq et Marc-Edouard Nabe, deux auteurs contemporains aux trajectoires liées. Abeline Majorel revient sur ce troublant voisinage.



***La fameuse cour des grands, elle a une adresse : c'est notre 103, Michel. C'est chez nous !<sup>1)</sup>***



À ce numéro de la rue de la Convention, deux écrivains se sont fait face. Ils y sont nés à l'écriture et y ont connu leurs premières publications. Dans un des immeubles de la cour, celui qui en cette rentrée est unanimement proclamé « plus grand auteur français » pour son roman *La Carte et le Territoire* : Michel Houellebecq, alors poète. Dans l'autre, l'écrivain qui, plus tôt en 2010, a « anti-édité » son vingt-huitième livre, *L'homme qui arrêta d'écrire* : Marc-Édouard Nabe, Byzantin aujourd'hui ostracisé. Le hasard se montrait une nouvelle fois excellent romancier en rapprochant ainsi deux écrivains si différents – en apparence.

Lorsqu'en 1985 Nabe écloit avec *Au régal des vermines*, Michel Houellebecq n'est que le voisin de palier d'un trublion de la littérature. La reconnaissance littéraire semble garantie au Marseillais jazzy tandis que l'ingénieur agronome poétise sa dépression. Mais, comme Jed Martin, protagoniste de *La Carte et le Territoire*, Michel Houellebecq n'était pas à l'abri d'un succès. En 1998, *Les Particules élémentaires* le fera exploser sur la scène littéraire française. En rupture avec l'avant-garde, assumant son destin d'écrivain en réaction, il rencontrera le succès au croisement entre un mouvement de création et un mouvement historique, phénomène où, comme pour Jed Martin, le hasard – encore lui – aura sa part. « *C'est sans doute avec une pièce d'Oscar Roty que le Destin a joué notre sort : "Pile, c'est Michel qui aura du succès. Face, c'est Marc-Édouard..."* » écrira Nabe<sup>2</sup>.

Cette inversion du destin semble maintenir le face à face entre les deux auteurs. Du reste, ils subissent le même sort sur le ring de la réception critique. Ni intellectuels ni populaires, le disciple de Schopenhauer et l'amoureux de Céline ne rencontrent pas toujours la faveur de la presse, sans doute par excès de froideur pour l'un et de passion haineuse pour l'autre. Ils partagent toutefois la même vocation : écrire. Mais il ne s'agit pas plus de divertir que d'enseigner ; écrire, chez eux, répond à un même noyau de nécessité, à une même obligation de contredire le réel par l'œuvre. « *Écrire un poème n'est pas un travail mais une charge* » dira Houellebecq.<sup>3</sup>



***Tout devrait au fond pouvoir se transformer en un livre unique, que l'on écrirait jusqu'aux approches de la mort, ça me paraît une manière de vivre raisonnable et heureuse et peut-être même envisageable en pratique.<sup>4)</sup>***



Alain Zannini montrera qu'il approuve cette vision en faisant de sa vie son grand œuvre, dans son journal intime d'abord. Houellebecq, lui, choisira de s'effacer derrière ses personnages et construira son œuvre comme « un gigantesque "en fait" »<sup>5</sup>. Deux écrivains, deux démarches, deux immeubles, une grande cour de récréation où la rivalité peut éclater, l'un traitant l'autre de « pathétique »<sup>6</sup>, l'autre ayant déjà affirmé « tu es la caricature de ce

que j'aurais voulu être : une idole de la subversion »<sup>7</sup>. Mais peut-être cette rivalité n'est-elle que l'aboutissement d'une complémentarité contrariée.

## Dans la cour des grands, un même projet : rendre compte de la modernité



***Au lieu d'essayer de sauver ce qu'il y a encore d'humain dans ce monde, comme le font les cons dans mon genre, il valait mieux se contenter de montrer la déshumanisation de ce même monde comme tu le fais, toi l'intelligent. Tu as su synthétiser l'époque : la médiocrité et l'ennui de ce début de siècle, tu les as parfaitement transposés***<sup>8</sup>



Dans une tradition balzacienne, *La Carte et le Territoire* témoigne des valeurs et problématiques de son époque. Malgré la légère anticipation que Houellebecq s'autorise, on y reconnaît un réel commun à tous. Le style d'ingénieur de son auteur mêle logique et poésie pour transmettre le sentiment d'échec de la civilisation, de fatalité dans la chute mortelle que ressent l'Europe. Plus profondément encore, Houellebecq propose une catharsis de l'individualisme de ce début de siècle. L'homme qui arrêta d'écrire est lui aussi un témoin. Nabe y explore les tendances qui semblent transformer notre monde. L'ennui est remplacé par le dégoût, la civilisation par la société. Au fil de ses errances dans Paris, Nabe balaye la modernité en utilisant l'anecdote comme catalyseur de sa volonté de transcendance.

Le fatalisme du premier et la rage de l'autre ne sont vérité que parce qu'ils sont sentimentaux ; ils n'ont de valeur que dans leur désir de décrocher la souffrance. En mettant cette souffrance au centre de leur œuvre, ils participent tous deux à un retour au monde, mais un monde auquel ils ne trouvent aucune grâce, qui leur apparaît non pas tant artificiel qu'artificieux, ce qui est pire.

Car l'obsession de la transcendance qu'ils ont en commun se cristallise dans leur vision de l'art. *La Carte et le Territoire* comme *L'homme qui arrêta d'écrire* sont des réflexions sur l'artefact qu'est la culture face à l'artifice sacré de l'art. Le titre même du dernier opus houellebecquien est issu d'un concept scientifique qui permet la compréhension du monde par la vision des échelles et donc des gradations : l'évidence réelle du territoire, la beauté sublimée de la carte. « *La culture vide l'art de son sang* » dit Nabe. Il partage en cela le constat de son ancien voisin, la colère en plus. Dans un monde où le commerce crée la valeur, la distinction entre artiste et « cultureux » ne se fait plus. Tout vaut rien, et c'est ainsi que les gens désespèrent. Morale de ce fonctionnement délétère : l'artiste est maudit. Houellebecq et Nabe le vivent ainsi : « *Tu sais bien, écrit le second, que si un grand artiste avait du succès de son vivant en plus de son talent, ce serait insupportable pour la société. Moi, je pense qu'il y a une sorte de connivence secrète entre l'artiste et la société de son temps qui permet à chacun de tenir son rôle : le premier dans celui du héros christo-suicidaire saignant dans le mépris de son époque, et l'autre dans celui du gros animal froid tapi dans l'ombre de l'avenir, en se pourléchant les babines* ».

Finalement, la morale est plus haute que l'art. Houellebecq et Nabe sont des moralistes christo-punk. Mais leur projet, qui est de remettre de l'ordre dans les gradations de valeurs et de sentiments, s'efface devant leurs personnages. Houellebecq utilise des protagonistes statistiquement dans la moyenne, soumis à la fatalité et au hasard. L'espoir, le mouvement ne sont pas de mise pour eux, seul l'échec permet la révélation des sentiments ; dans leur ennui et leur médiocrité, ils nous ressemblent sans nous dépasser ; ils nous incarnent. Nabe a choisi d'intervenir lui-même dans le roman. Chaque personnage croisé lors de sa période de non-écriture est la caricature d'un réel fatigué de lui-même où l'auteur semble se débattre furieusement. Ces personnages sont nous, mais leur auteur est loin de nous. Utilisant tous deux le dialogue avec les acteurs du contemporain comme révélateur, Houellebecq et Nabe tendent à leur lecteur le miroir d'une littérature de constat pour l'un et de combat pour l'autre.

## Les jeux de miroir de l'écrivain

« *On ne se tue jamais, cher ami, c'est toujours l'autre qu'on supprime* » écrit Nabe. Dans *La Carte et le Territoire*, Houellebecq se tue, utilisant pour la première fois l'écriture métaphorique.

Ce faisant, il s'autopsie en tant qu'écrivain et personnage public. Dans une interview donnée à GQ, sur la blessure engendrée par certains des livres qui lui ont été consacrés, il déclare : « En fait ils ne savaient rien du tout : seules certaines femmes savaient certaines choses, mais elles n'ont jamais parlé. »

L'enquête sur la mort de Michel Houellebecq personnage, fait apparaître le même constat. Son ennui, sa difficulté d'écrire, sa passion pour la charcuterie, ses mycoses, tout est vrai et pourtant tout est faux. Il se décrit comme il se vit, incompris et comprenant. Il sait être un produit, un appel d'offre moderne de la littérature sur le monde. Nabe, avant lui, s'était disséqué dans *Je suis mort*. Étrangement, bien qu'habitué de l'écriture métafictionnelle, il choisit alors de créer un personnage de Mime Marceau incompris et burlesque. La réception de son œuvre est nulle et non avenue, seules restent les amitiés. Son travail lui-même ne sera qu'éphémère puisqu'il ne pourra être transmis.



***L'arrêt de la vie ne fait pas le poids près des joies, des souffrances, des folies dont un homme est capable lorsqu'il vit. L'homme n'est lui-même que vivant.<sup>10</sup>***



L'écrivain n'est lui-même que dans la fiction vivante, son image est son cadavre<sup>11</sup>.

La vérité de l'écrivain est donc dans l'artifice. Il est un « mimitateur » de ses contemporains. « *La particularité de mon action mimodramatique était de donner la parole à l'autre à travers mon silence. Avec deux ou trois gestes, une mimique (jamais de grimace) et surtout une série de positions dans l'espace, qui devinrent très vite mes signatures, le spectateur pouvait entendre la voix du personnage mimité. On entendait ce qu'on voyait !<sup>12</sup>* » Houellebecq et Nabe sont des mimitateurs. Ils utilisent à ce titre le procédé du name-dropping, qui leur permet d'introduire des personnages de notre réalité dans leur fiction. Pour ne citer que lui, Patrick Le Lay passera à la postérité autant grâce à *La Carte et le Territoire* que par l'entremise de L'homme qui arrêta d'écrire. Houellebecq ne l'utilise pas pour sa valeur réelle, mais comme un type, celui d'un capitaliste de la télévision sans morale. Il ressemble à Le Lay mais ne sonne pas comme lui. Nabe, en revanche, utilise ce personnage dans son contexte et restitue son phrasé. Il suspend à leur réalité sonore la crédibilité des péripéties qu'il fait vivre à ses personnages. Et quand Jean-Michel Apathie et Clara Morgane, personnages nabien, finissent leur nuit ensemble, le lecteur y croit.

Dans ces jeux de miroir entre réalité et fiction comme entre écrivains, celui pour qui tout est reflet et tout est visible reste le lecteur. Il doit se reconnaître dans ce miroir sans pouvoir se nommer. Houellebecq par son parti pris du quelconque rend le lecteur acteur de sa fiction. Il ne néglige pas le travail du lecteur dans la réception de son œuvre, il lui donne des degrés. Nabe, quant à lui, veut transmettre sa volonté de transcendance. Différence profonde entre les deux rivaux, que l'auteur de *L'Âge du Christ* exprime avec ironie tout au long du *Vingt-Septième Livre* :



***Si tu veux avoir des lecteurs, mets-toi à leur niveau ! Fais de toi un personnage aussi plat, flou, médiocre, moche et honteux que lui. C'est le secret, Marc-Édouard. Toi, tu veux trop soulever le lecteur de terre, l'emporter dans les cieux de ton fol amour de la vie et des hommes !... Ça le complexe, ça l'humilie, et donc il te néglige, il te rejette, puis il finit par te mépriser et te haïr.***



Filiation bloyenne versus positivisme : la cour du 103 rue de la Convention n'abritait pas que des rivalités littéraires.

**Des livres qui agissent**

*La Carte et le Territoire* est un livre ontologiquement ironique. L'ironie y est son propre message ne recouvrant aucun autre argument. Elle est le reflet de la faculté houellebecquienne de rire à la déchéance de l'homme. « Je fais tantôt dans le sinistre, tantôt dans le burlesque, cela me semble une manière de voir très opérante » dit Houellebecq. Le sourire que nous tire le coming-out d'un Jean-Pierre Pernaut ou d'un Beigbeder se « jean-d'ormessonnisant » est cependant un sourire triste. L'ironie de Houellebecq est en cela on ne peut plus moderne, elle relève du cynisme omniprésent propre à notre temps. Si burlesque il y a, il est plutôt du côté de Nabe. Espiègle, il sème dans *L'homme qui arrêta d'écrire* des farces et attrapes tout au long de ses péripéties d'écrivain-ayant-arrêté-d'écrire et utilise cet humour enfantin pour révéler la tristesse et la vanité de ses interlocuteurs. Sans ironie, mais avec humour, Nabe est un champion de la répartie à tiroirs et à références. C'est un Don Quichotte de l'esprit. Un grand rire moqueur ébranle le lecteur.

Mais de qui rit le lecteur de l'un et l'autre, si ce n'est de lui-même ? Opération critique qui n'est pas le simple résultat de la mise en abyme des personnages, mais provient du parallèle constant que les deux auteurs introduisent entre les époques. « *Ce n'est pas que rien ne soit plus comme avant, c'est que rien n'est plus comme tout de suite.*<sup>13</sup> » Malgré l'anticipation temporelle de *La Carte et le Territoire*, Houellebecq utilise une grille de lecture du monde héritée du XIXe siècle ; ses maîtres sont Comte et Schopenhauer, ou Nietzsche pour la vision du style. Il illustre la sentence de son maître à penser, le grand Arthur comme il dit :



***On se souvient de sa propre vie, un peu plus que d'un roman qu'on aurait lu dans le passé. Oui c'est cela : un peu plus seulement.***



Raconter son présent, c'est faire, avant de mourir, l'inventaire des objets ou personnages qui le composent, aussi vulgaires soient-ils.

Marc-Édouard Nabe, lui, ne supporte pas son époque qui se « *défonce à l'anti-présent* ». Comme un Céline avant lui, il écrit pour la réveiller, lui faire prendre conscience de sa passivité mortifère. Il convoque à cette fin tout un arsenal de grands martyrs de la littérature (et du jazz), de Dostoïevski à Suarès. Dans *L'homme qui arrêta d'écrire*, il interroge à intervalles réguliers des jeunes gens déconnectés de leur passé sur ce qui a changé dans le monde pendant que lui était occupé à l'écrire. Le mal du siècle a des racines et nous sommes tous responsables de notre époque. Comme Léon Bloy avant lui, Marc-Édouard Nabe nous demande des comptes.

## L'on ne rend des comptes qu'à l'Histoire

Ce qui rapproche finalement tous les écrivains, qu'ils aient ou non habité rue de la Convention, c'est leur réception critique. Houellebecq et Nabe sont deux écrivains de l'ère de la mort des idéologies qui ont eu pourtant à affronter, dès leur apparition sur la scène littéraire, le scandale suscité par l'idéologie de droite qu'on leur prêtait. Nul besoin de rappeler l'accusation d'antisémitisme qui poursuit absurdement Nabe depuis vingt-cinq ans. D'écrivain en réaction, il est devenu, aux yeux des tenants de l'ordre médiatique, réactionnaire. Son style célinien, sa verve et son refus de composer avec le monde ont abouti à un ostracisme qui l'a finalement obligé à s'« anti-éditer » pour pouvoir continuer à offrir aux lecteurs sa vision du monde contemporain.

Plus intéressant serait de remarquer que l'auteur de *La Carte et le Territoire* est en passe d'être consacré comme le plus grand auteur de son temps par un monde de la culture majoritairement de gauche, alors qu'il est ouvertement un écrivain de droite. Le scandale de son lancement, soigneusement orchestré autour de la rupture avec la revue *Perpendiculaire*, s'est fondé sur cette évidence – d'ailleurs assumée. L'accueil critique qu'il obtient (nettement plus chaleureux que celui qu'on réserve à son ancien voisin) est sans doute dû au syncrétisme qu'il a réussi à créer entre une pensée dix-neuviémiste et un style qui, par l'apport de données sociétales et scientifiques, mime la modernité du nouveau roman. Houellebecq a fait preuve d'un darwinisme éditorial d'une efficacité étonnante pour ce pessimiste convaincu, réussite que Nabe lui reconnaît en ces termes : « *Tu as réussi à être à la fois Kafka et Françoise Sagan ! Tu es peut-être en train d'inventer un nouveau rapport de l'écrivain véritable au commerce concret*<sup>14</sup>. »

Dans une même cour, sont nés deux auteurs, deux visions parallèles, deux concurrents

dans la course à la postérité. Ratés par les grandes collections de chez Gallimard. L'un exilé du monde de l'édition, l'autre enlgué dans les stratégies médiatiques éditoriales, ils se vivent, en cette époque sans valeur, en agneaux immolés de la grande littérature. Les deux seront sacrifiés sur l'autel du Goncourt. Vont-ils réussir à transcender la contemporanéité pour accéder à l'immortalité – sans l'habit vert ?

—

Article initialement publié dans **La Revue littéraire** n°49, octobre 2010 (Éditions Léo Scheer)

Illustration CC Flickr **Andrew Stawarz**

1. Marc-Édouard Nabe, *Le Vingt-Septième Livre* (Le Dilettante, 2009) [↔]
2. *ibid* [↔]
3. Michel Houellebecq, *Rester vivant* (Flammarion, 1997). [↔]
4. Michel Houellebecq, *Interventions*, (Flammarion, 1998) [↔]
5. Lettre de Michel Houellebecq à Dominique Noguez, in Dominique Noguez, Houellebecq, en fait (Fayard, 2003) [↔]
6. Interview de Michel Houellebecq sur le site [www.surlering.com](http://www.surlering.com) (2010) [↔]
7. Marc-Édouard Nabe, *Le Vingt-Septième Livre*, op. cit. [↔]
8. *Ibid.* [↔]
9. Marc-Édouard Nabe, *L'homme qui arrêta d'écrire* (2010). [↔]
10. Marc-Édouard Nabe, *Je suis mort* (Gallimard, « L'Infini », 1998). [↔]
11. Formule empruntée à Philippe Sollers. [↔]
12. Marc-Édouard Nabe, *Je suis mort*, op. cit. [↔]
13. Marc-Édouard Nabe, *L'homme qui arrêta d'écrire*, op. cit. [↔]
14. Marc-Édouard Nabe, *Le Vingt-Septième Livre*, op. cit. [↔]

## DIANAROS

le 13 décembre 2010 - 12:07 &bullet; SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Excellent article ! Merci de l'avoir publié ici !

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE